

Approche sociologique du plaisir en sport et en EPS

Jean Corneloup

► **To cite this version:**

Jean Corneloup. Approche sociologique du plaisir en sport et en EPS. Le plaisir, 2011. halshs-01139280

HAL Id: halshs-01139280

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01139280>

Submitted on 3 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche sociologique du plaisir en sport et en EPS

J. Corneloup, Université Blaise Pascal ; UMR PACTE, Grenoble

CORNELOUP J. (2011), Sociologie des pratiques corporelles et plaisir en EPS, in *Le Plaisir en EPS*, ed EPS, Paris, pp. 27-34

Si prendre du bon plaisir semble aller de soi, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de qualifier ce plaisir et de le situer dans les formes historiques et contemporaines des pratiques plaisantes et agréables à vivre. Si aujourd'hui, cette notion semble légitime pour définir le bien vivre et observer les attirances pour certaines activités et habitats, il serait réducteur d'englober dans une même famille, la variété des pratiques d'agrément qui ont cours actuellement. De même, l'analyse serait trop rapide si l'on considérait le plaisir comme la valeur supérieure par laquelle tout se juge et s'apprécie. Des différences émergent pour qualifier le bon du mauvais plaisir, les pratiques sans et avec plaisir sans pour autant considérer que le plaisir est à la base de l'investissement personnel, professionnel ou social. Nombreuses sont ainsi les pratiques où les contraintes et la souffrance sont dominantes mais que l'on effectue en référence à des principes supérieurs qui donnent du sens à ces investissements. Que ce soit dans les activités professionnelles, dans la gestion des tâches familiales et domestiques ou dans les pratiques de loisir, la dominante hédoniste est parfois bien loin des actions vécues. Cependant, cette notion semble s'imposer aujourd'hui comme catégorie sociale référente. Mais face à cette variété d'approche possible, le détour par la sociologie permet d'apporter quelques éclairages pour comprendre cette nébuleuse de sens et de pratiques qui investissent cette sphère.

Globalement, on peut considérer le plaisir comme une pratique d'évaluation par laquelle une personne ou un collectif juge de la présence ou non du caractère plaisant ou déplaisant, agréable ou désagréable d'une activité effectuée. Cette appréciation est au cœur d'un processus d'analyse en relation avec des représentations sociales et des ressentis émotionnels, sensoriels et affectifs. Il n'existe pas alors de catégories objectives qui permettent de retenir d'une manière formelle ce qui est plaisant ou pas. Au-delà des appréciations corporelles en lien avec la situation vécue, bien des variables socio-politiques (morale, valeurs, cadre institutionnel, intérêt, contexte social,...) vont interférées pour qualifier de plaisant une pratique. Le plaisir peut ainsi diminuer par la présence de tensions entre personnes, d'éléments perturbateurs (froid, bruit, fatigue, pression institutionnelle, risque, enjeux sportifs,...) ou d'un sentiment de mal être, attaché à un contexte de vie difficile. Des conditions sociales, politiques, géographiques ou symboliques sont en jeu pour reconnaître le caractère plaisant d'une pratique qui n'est pas réducteur à quelques données objectives adaptées et adaptables à tous. Celui-ci est donc attaché à l'activation de différents éléments et formes sociales pour que ces conditions soient remplies. Ce caractère éphémère et variable du plaisir nécessite de l'ancrer dans un univers du possible sans pouvoir affirmer d'une manière certaine la réalité de celui-ci.

Si la recherche du plaisir apparaît comme une dimension importante pour apprécier les activités du loisir, faut-il encore noter que celui-ci s'exprime par l'intermédiaire de pratiques sociales. Le plaisir n'est donc pas un état de fait. Il se situe dans le cadre de pratiques qui ont pour fonction de produire de la satisfaction. Il semble alors nécessaire de catégoriser ces formes de pratique qui renvoient à différentes manières de produire du social, de l'identité, du

lien, de la corporéité ou de la symbolique. On peut ainsi différencier les psycho-plaisirs (délassement, fumer la pipe, se promener, lire,...), les socio-plaisirs (convivialité, rencontre, échange, jeux...), les plaisirs hard-sport (compétition, performance, épreuve), les hédosports (pratiques ludiques et vertigineuses,...), les pratiques raffinées (gastronomie, hôtel de charme, équitation...) ou encore les plaisirs esthétiques (art de vivre, style de vie,...). La perspective consiste alors à comprendre la variété des formes sociales de plaisir qui ne renvoie pas aux mêmes rapports à soi, aux autres, à la nature et aux technologies. Des joggers, des free riders, des footballeurs, des surfeurs ou des nageurs évoquent tous la notion de plaisir comme étant au coeur de leur implication dans la pratique investie. La souffrance d'un marathonien peut provoquer des plaisirs tout comme la jouissance d'un glisseur. Parle-t-on alors du même plaisir et cette notion est-elle suffisante pour comprendre les dimensions sociologiques des pratiques sportives ? L'entrée par la culture, théorisée par les sociologues (Corneloup, 2002) permet de présenter quelques dimensions remarquables.

En référence à une sociologie structurelle, le plaisir peut se concevoir dans une logique d'opposition. Elias (1994) dans son ouvrage sur la quête du plaisir explore quelques dimensions à retenir. Les pratiques mimétiques et de sociabilité permettraient de lutter contre la routinisation de la vie. En favorisant l'excitation via la maîtrise de codes de jeu, le sport serait un activateur de sensations. La pratique du sport par son enculturation et sa maîtrise émotionnelle ouvre la voie aux pratiques du temps libre socialement acceptables. Le plaisir du sport est ainsi dépendant de cette faculté à réaliser des pratiques que la bienséance condamne au quotidien (se battre, renverser une personne, crier, cracher, jouer avec la mort,...) mais qui libèrent l'individu sous tension. Le plaisir s'exprime alors dans la victoire sur l'autre, dans la réalisation d'une performance et dans la sortie d'épreuves choisies. Au-delà de la maîtrise technique et corporelle de soi, des autres et de la nature, ce sont bien les dimensions symboliques qui donnent toute leur puissance jubilatoire à ces pratiques. Si l'espace est la clé des émotions sportives comme l'exprime B. Jeu (1997), celles-ci ne sont activables que par l'engagement dans des formes symboliques emblématiques et spécifiques à une géographie sportive... De son côté, C. Pociello (1995) évoque la notion d'effet Carpentier que l'on retrouve dans la dramatisation des spectacles sportifs. Dans ces oppositions entre Goliath et David, entre le timide et l'arrogant, entre Paris la noble et Marseille la métis se construit le sens du plaisir. Bref, celui-ci n'est pas exclusivement dans l'esthétisme du jeu. Dès lors, l'EPS ne peut s'affranchir des dimensions symboliques et sociales des pratiques pour transmettre le goût de l'action corporelle qui prend ses racines dans la mise en récit de celles-ci.

Si le plaisir est un vecteur d'activation à la pratique sportive, la territorialisation narrative des symboliques de jeu ne peut être contournée dans la manière de penser le cours d'EPS. Elle permet une contextualisation symbolique renforçant la capacité des élèves à créer leur propre histoire. La limite à l'enseignement républicain de l'EPS s'inscrit peut-être dans la mise en distance des approches locales de l'action sportive. Les travaux de Travert (1997) et de Chantelat (2001) analysent les principes de la territorialité sportive informelle qui sont au fondement du plaisir de jouer. C'est dans cette capacité à créer leur propre style de jeu en référence à leur univers culturel, attaché à un contexte de vie singulier que le sens du jeu se construit. La référence à la sociologie du quotidien permet de porter attention à ces micro-liens de proximité et à ces histoires de vie qui s'ancrent dans les mondes-vie des individus. Etre joueur, c'est prendre plaisir à construire ses symboliques de jeu permettant d'exprimer les affinités et les marquages locaux. Contre le déni du social en EPS qui s'exprime par l'imposition de la règle, de la norme, de l'égalité et de la rationalisation de la technique, l'attention portée au plaisir consiste justement à réintroduire le social pour mieux l'inclure

dans l'action. De même, le frimeur, le violent, « le gros », l'efféminé, le peureux, le séducteur ou encore l'intello doivent pouvoir trouver des occasions d'expression. Ces différences ne doivent pas être contournées par l'enseignement scolaire. Elles sont des ressources pour élaborer collectivement un plaisir partagé. Celui-ci devient alors un principe catégoriel qui permet d'intégrer les approches du quotidien et du sensible pour élaborer un projet collectif de classe et d'établissement.

En référence à une sociologie pragmatique de l'action (Bolstanski, 1990), cette manière de penser l'action sociale et l'action publique vise à réinterroger les principes de l'éthique. Lorsque la règle n'est plus surplombante et imposée par le haut, la construction de communautés de pratique (Wenger, 1998) repose sur la capacité à travailler en commun au sein de groupe projet. Le plaisir d'œuvrer ensemble en intégrant la culture des sentiments et les différences interculturelles se présente comme une ressource d'excellence pour s'engager dans un projet collectif partagé. Le développement des réseaux sociaux (Castells, 1996) qu'ils soient affinitaires ou professionnels repose sur cette intention de partager un monde commun où la personnalité des uns et des autres devient une valeur et une condition pour s'engager dans cet univers. Les travaux de Callon (2006) en sociologie de l'innovation vont dans cette direction lorsqu'il montre que la mise en place de réseaux socio-techniques ne repose pas sur un contournement du social mais bien au contraire par la capacité à traduire du mieux possible ce monde commun entre les différentes parties prenantes. L'enjeu est plus social que technique pour que les gens apprécient de travailler ensemble, aient confiance et prendre plaisir à s'engager dans un projet innovant au-delà des différences qui les caractérisent. De même, l'implication qui est au fondement de la constitution des réseaux sociaux nécessite de repenser la place du plaisir dans le façonnage de collectifs professionnels et récréatifs. L'émergence du WEB 2.0 s'inscrit dans ce mouvement en ré-interrogeant la place de l'individu dans l'économie culturelle. Les communautés de fans et la réflexivité sensible seraient engagées dans la production de valeurs modifiant profondément notre vision de l'excellence et de la compétence (Jenkins, 2006).

Sous un autre angle, l'individualisation du social et le changement du rapport des individus à l'institution ont pour effet de modifier l'accroche à la pratique. A partir du moment où il ne s'agit plus d'imposer mais de composer avec les pratiquants qui deviennent des acteurs dans le choix et le programme d'activités, la composante « plaisir » devient centrale. Il faut alors comprendre le plaisir comme étant une catégorie sociologique qui transforme le rapport social à la pratique lorsque l'individu devient un « je », libre de son choix, co-producteur de son action et capable d'exprimer ses préférences (De Singly, 2009). Dès lors, lorsqu'un marathonien dit « qu'il s'est fait plaisir », il faut alors comprendre qu'il est allé au bout de son projet et de sa passion. Cet individu s'est fait plaisir à être quelqu'un, pour s'inscrire ici dans la sociologie d'Ehrenberg (1991). Ce changement du rapport individuel au social nécessite alors de modifier la relation à l'institué dans le cadre de pratiques encadrées comme en EPS. Il s'agit moins d'imposer le programme que de s'engager dans une démarche projet au sein duquel l'élève devient co-acteur de son investissement. «Mettre la main à la pâte » si l'on suit les préceptes de Charpak (2005) consiste alors à valoriser les logiques ascendantes au sein desquelles le pragmatisme de l'action devient la référence dans la manière de penser l'acquisition de compétences. Le plaisir devient alors une condition d'assimilation et d'implication dans une dynamique de développement qui se donne pour finalité la création de communautés et d'individualités apprenantes.

Dans la continuité du propos précédent, les formes de management (Gaulejac, 2005) et de travail (Desjours, 1995) évoluent nécessitant d'impliquer d'une manière plus forte les individus dans la déclinaison des projets collectifs. La prise en compte de leurs personnalités, de leurs émotions et de leurs compétences en tant que facteur humain jouant un rôle dans la réussite des actions entreprises semble aujourd'hui dans l'air du temps. La gestion des équipes sportives, des entraînements individuels et des collectifs au travail intègre plus qu'avant le « nous-je plaisir » comme une dimension importante à cultiver. De même, la référence à l'innovation, à la créativité et à l'économie de la connaissance (Foray, 2000) redonne de la présence au plaisir comme dimension professionnelle nécessaire pour s'engager dans des projets novateurs. Le plaisir souligne ici la nécessité de cultiver le goût de la découverte, de la curiosité et de la créativité comme condition d'ouverture à un monde de l'émergence et du design (Godet, 2009). Dès lors, l'enjeu devient moins la soumission à une autorité où la notion de plaisir créatif est secondaire que la prise en compte des dimensions individuelles, personnelles et collectives des élèves pour les ancrer dans l'univers des créatifs culturels. Dans cette perspective, l'EPS devient moins un enseignement des principes de la compétition, du respect de la règle ou des normes de jeu qu'une invitation à créer des espaces de jeu possibles. Suggérer le plaisir, c'est alors cultiver le goût de la nouveauté et du changement contre la routinisation du monde et des pratiques (Elias, 1994). Les modalités d'évaluation en seraient modifiées, non pas tant en référence à une conception critique de la modernité telle que le suggérait J. M. Brohm, qu'à celles du nouvel esprit du capitalisme (Boltanski, Chiapello, 1999), de la société de l'innovation (Corneloup, 2009) et des formes de consommation montantes (Hetzl, 2002).

Plus globalement, la notion de plaisir est attachée aux vastes mouvements hyper et post-moderne marqués par la généralisation de la culture fun et l'attention portée à soi. Le fort développement des pratiques ludiques, la techno-jouissance permise par les matériaux et équipements high tech et le goût pour les pratiques hédonistes, interactives, festives et vertigineuses sont quelques exemples qui ont participé à la reconfiguration totale de la culture sportive. La culture du sensible s'invite ainsi dans l'univers du sport modifiant les rapports à l'apprentissage, privilégiant les mouvements glissés sur la technique ou encore le spectaculaire éphémère sur la durée ascétique de certaines pratiques. Ce mouvement d'ouverture culturelle interpelle l'EPS car elle bouscule le modèle scolaire des enseignements. Cette éthique du plaisir a pour fondement de repenser la place des valeurs aristocratiques et méritocratiques du sport en accordant plus de présence à la subjectivité (Gauchet, 2010), aux sensations, aux relations personnalisées et affectuelles ou encore à la raison sensible comme nouveau cadre de lecture de l'action (Maffesoli, 1996). Le jeu, le mouvement, la créativité ludique et l'esthétisation des pratiques participent à la production d'innovation scolaire dans la manière de concevoir l'enseignement et la gestion du groupe classe. L'enjeu étant d'inviter chaque élève à faire de son corps un lieu d'expression de son écologie personnelle quelles que soient les formes culturelles affectionnées. Ajoutons que les personnes qui portent le plus attention à leur apparence et qui ont le souci de soi sont aussi celles qui ont un taux de sportivité le plus élevé (Ohl, 2004).

Cependant tous les plaisirs se valent-ils ? En fonction des styles sportifs affectionnés dans les pratiques sportives de nature, des valeurs et des visions du monde différentes sont engagées (Corneloup, 2002). Reconnaître le plaisir comme une catégorie supérieure, c'est privilégier certains usages de la nature et objets de pratique parmi d'autres possibles. Le plaisir se présente alors comme une catégorie culturelle qui est en lien avec d'autres catégories (risque, partage, spiritualité, performance, respect de l'environnement, relation à l'autre, liberté, gratuité,...) et pratiques récréatives en jeu. Un débat et des controverses émergent pour situer

le poids et l'importance de celle-ci dans la déclinaison des pratiques acceptables. D'où cette nécessité de réinterroger le politique et l'éthique dans la manière de définir en commun le bon plaisir et sa place dans la société du durable. A l'heure où certains parlent de simplicité volontaire, de frugalité et de satiété (Puech, 2010) comme limite à donner au tout possible et à l'utopie de la jouissance, l'EPS peut devenir le lieu où le collectif scolaire élabore, en relation avec son territoire de vie et les élèves, les formes du plaisir soutenable et responsable.

Bibliographie

- Bernoux Ph. (2004), *Sociologie du changement dans les entreprises et les organisations*. Seuil.
- Boltanski L., Chiapello E. (1999) *Le nouvel esprit du capitalisme*. Collection NRF Essais, Gallimard.
- Brohm J. M. (2006), *La tyrannie sportive. Théorie critique d'un opium du peuple*, Paris: Beauchesne.
- Callon J-M., Akrich M., Latour B. (2006), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Sciences sociales, les Presses.
- Castells M. (1996), *La société en réseaux*. Fayard.
- Chantelat P. (2001), "Sport de rue" : regards sociologiques et politiques d'équipements sportifs. In J.C. Basson (ed), *Sport et ordre public*, La Documentation Française – EHESI, pp. 83-101.
- Charpak G. (2005), *L'Enfant et la Science (avec Pierre Léna et Yves Quéré)*, Éditions Odile Jacob, 2005
- Corneloup J. (2002), *Les théories sociologiques de la pratique sportive*, PUF, Paris.
- Corneloup J. (2009), *Comment aborder la question de l'innovation ?* Revue de géographie alpine, Dossier 97-1, 13 p., <http://rga.revues.org/index828.html>
- Dejours C. (1995), *Le facteur humain*, PUF, Paris, n° 2996.
- Ehrenberg A. (1991), *le culte de la performance*, Calman-Lévy, Paris.
- Elias N., Dunning E. (1994), *Sport et civilisation*, Fayard, Paris.
- Foray D. (2000), *L'économie de la connaissance*. La Découverte.
- Gauchet M., 2010, *Trois figures de l'individu*, le Débat, n° 160, pp. 72-79
- Gaulejac V. (2005), *La société malade de la gestion*, Points, Paris.
- Godet M. (2009), *Le Courage du bon sens, pour construire l'avenir autrement*, Odile Jacob, Paris.
- Hetzl P. (2002), *Planète conso. Marketing expérientiel et nouveaux univers de consommation*. Editions d'organisation, Paris.
- Jenkins H. (2006), *Convergence culture : where old and New media collide*, New york : NYU press.
- Jeu B. (1997), *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.
- Maffesoli M. (1996), *Eloge à la raison sensible*, Grasset, Paris.
- Ohl F. et Tribou G. (2004), *Le marché du sport*, Armand Colin, Paris.
- Pociello C. (1995), *Les cultures sportives*, PUF, Paris
- Michel Puech M. (2010), *Développement durable : un avenir à faire soi-même*, Editions Le Pommier, Paris.
- Singly (de) F. (2009), *Comment aider l'enfant à devenir lui-même ?*, Editions Armand Colin, Paris
- Travert M. (1997), *Le football de pied d'immeuble : une pratique singulière au coeur d'une cité populaire*, *Ethnologie française*, XXVII, 2, pp. 188-196
- Wenger E (1998), *Communities of Practice : Learning, Meaning and Identity*. Cambridge University Press.